

Verdier était un fin renard.

Il avait eu raison de se méfier car, malgré l'inaction apparente de la police, on recherchait activement les deux bandits.

Le signalement de Lartigues et celui du faux ecclésiastique étaient donnés à tous les agents.

Il est vrai que Verdier ne portait point ce jour-là son costume de prêtre, et que le nouveau travestissement de Lartigues n'était pas encore éventé, mais Aimée Joubert n'avait pas été nommée pour rien l'œil de chat.

Il lui aurait suffi peut-être d'un regard pour percer à jour les masques sous lesquels se cachaient les deux bandits.

L'itinéraire proposé par Verdier venait sans doute les sauver.

S'ils étaient partis par Vincennes, ils se seraient trouvés dans la salle d'attente en présence de trois personnes qui, malgré leurs déguisements auraient fort bien pu les reconnaître.

Ces trois personnes étaient Mme Rosier, Galoubet et Sylvain Cornu.

Mme Rosier portait un costume de marchande des environs de Paris ; marmotte faite d'un mouchoir rouge à pois blancs ; jupe de droguet gris avec un large tablier bleu fané et fripé.

Elle avait au dos une petite hotte sur laquelle s'étagaient trois paniers vides. Au fond de sa hotte reposaient des mottes de beurre soigneusement enveloppées de feuilles vertes.

Galoubet et Sylvain Cornu, habillés en paysans, offraient les visages tannés et les allures de vrais villageois travaillant la terre du matin jusqu'au soir.

Où allaient les trois policiers ?

Tout justement à Port-Créteil, où Lartigues et Verdier se rendaient eux-mêmes.

Aimée Joubert, nous l'avons répété plus d'une fois, ne perdait nullement courage.

S'étant juré à elle-même de dépister Lartigues, elle le cherchait sans cesse, elle le cherchait partout, comme un limier bien dressé, sage et ardent à la fois, qui fouille tour à tour les taillis et les guérets.

Tantôt elle explorait un coin de Paris, tantôt quelque village des environs.

Quand Jodelet et Martel étaient dans un endroit, elle allait dans un autre avec ses gardes du corps Galoubet et Sylvain Cornu, tenace, résolue, infatigable.

Lorsque les malfaiteurs se sentent traqués de trop près dans Paris, lorsque la meute policière leur souffle au poil, pour emprunter une expression au langage de la vénerie, les environs de Paris leur offrent de nombreux asiles.

Mme Rosier connaissait les habitudes des bandits.

Elle avait en outre été avisée par la Préfecture que Port-Créteil était en ce moment fréquenté par bon nombre de gens suspects qui s'y donnaient rendez-vous.

Assurément elle ne comptait point y trouver Lartigues, qui faisait partie de l'aristocratie du crime et ne devait se soumettre en des fréquentations de bas étage, mais elle pouvait mettre la main sur des gredins en sous-ordre dont les révélations seraient peut-être utiles à ses recherches.

Les billets étaient pris.

On ouvrit les portes.

Un surveillant cria :

—Messieurs les voyageurs, en voiture !...

Mme Rosier fit un signe à Sylvain Cornu et à Galoubet, qui la suivirent.

Tous les trois se placèrent dans un compartiment de troisième classe.

Quarante minutes plus tard ils descendirent à Saint-Maur-les-Fossés d'où ils gagnèrent Port-Créteil, petit village posé coquettement sur les bords de la Marne, et dont presque toutes les maisons sont habitées par d'anciens commerçants retirés des affaires avec une modeste fortune, et qui viennent se reposer là des fatigues d'une vie de travail.

D'autres maisons, toutes meublées, celles-là, sont louées l'été pour trois mois, pour un mois, quelquefois pour quinze jours ou pour une semaine.

On voit en outre à Port-Créteil une population flottante de gens qui seraient fort en peine d'expliquer

catégoriquement où ils prennent l'argent qu'ils dépensent, et que le dimanche viennent retrouver une foule de femmes de mauvaise vie.

En atteignant la première maison du village, Mme Rosier fit halte.

—Attention ! dit-elle à Galoubet et à Sylvain Cornu. Voici la consigne : Je vais entrer dans plusieurs établissements pour offrir et vendre mon beurre. Allez m'attendre chez le dernier marchand de vin qui se trouve sur le chemin de halage. Ce mastroquet se nomme Cabusson. C'est un Provençal bavard et hâbleur qui aime à lever le coude... Faites-le boire en ayant grand soin de vous ménager vous-mêmes... Quand il aura bu, sa langue se déliera... Poussez-le à bavarder ferme !... Il vous donnera des renseignements très exacts sur les gens qui fréquentent en ce moment les bords de la Marne. Il les connaît tous.

—Suffit... dit Galoubet. Alors c'est chez ce Cabusson que vous viendrez nous rejoindre, patronne ?

—Oui... Notre rencontre sera toute fortuite en apparence... Jouez bien votre rôle, et surtout ne vous grisez pas...

—Soyez paisible... On sera sobre et malin !

Les deux hommes se dirigèrent aussitôt vers le poste d'observation qui leur était assigné par la patronne, ainsi qu'ils nommaient Mme Rosier.

Pendant ce temps celle-ci commençait ses excursions autour du pays, entrant partout, dans les maisons particulières, dans les cafés, chez les marchands de vins, offrant son beurre et, quand on consentait à traiter avec elle, ayant grand soin de le vendre à perte pour s'attirer la bienveillance des acheteurs.

Bref elle se donnait beaucoup de mal, et ce mouvement continu, cette activité dévorante, ne semblaient pas devoir lui apporter le plus mince résultat.

## XIII

Lartigues et Verdier, en venant par eau au lieu de prendre le chemin de fer, s'étaient laissé distancer par Mme Rosier.

La policière avait déjà fait une partie de sa tournée lorsque les deux promeneurs arrivèrent en face des premières maisons qui bordent le chemin de halage, à deux portées de fusil de la route du canal Saint-Maur, de l'autre côté de la Marne, tout près de la route de Créteil.

—Voici des embarcations... dit Verdier en voyant un canot et un bateau plat amarrés à la berge.

—Et, en face, un marchand de vin, ajouta Lartigues. Nous demanderons le passage...

—En même temps nous boirons un bock, reprit le faux abbé Méryss. La marche m'a donné une soif de tous les diables.

Les deux compagnons se dirigèrent vers l'établissement du marchand de vin.

Cet établissement était celui de Cabusson, le Marseillais.

Galoubet et Sylvain Cornu avaient pris place au dehors, sous une tonnelle encore vierge de verdure, et le patron, un verre à la main, leur tenait tête en leur racontant des histoires de l'autre monde avec sa verve et sa hâblerie de Méridional.

Les gardes du corps d'Aimée Joubert riaient des racontars de Cabusson, dont la faconde inépuisable se trouvait encore surexcitée par des libations copieuses.

En voyant entrer deux nouveaux consommateurs, le Marseillais ne se dérangea pas.

Il se contenta de crier d'une voix sonore, en tapant sur la table avec son verre.

—Hé ! Mme Cabusson, du monde ! coquin de diou !... Faites donc un peu attention ! t'é ! ma vieille !...

Et il continua la conversation commencée.

Sylvain Cornu et Galoubet avaient tourné la tête, mais ils n'accordaient qu'une faible attention aux arrivants, absorbés comme ils l'étaient par les réjouissantes calembredaines du Méridional.

Mme Cabusson, une vigoureuse commère à la face large et enluminée, apparut aussitôt, et avec un accent qui ne le cédait en rien à celui de son mari vint demander aux nouveaux venus ce qu'ils désiraient.

—De la bière... répondit Lartigues.

—Dans la salle ou dans le jardin.

—Dans le jardin, s'il vous plaît...

—Bien, messieurs...

Et Mme Cabusson apporta une cannette et deux verres qu'elle plaça sur une table en bois blanc.

Galoubet et Sylvain Cornu tournaient le dos à Verdier et à Lartigues dont la présence continuait à ne pas les préoccuper.

Cependant, il se produisit un fait qui modifia singulièrement les dispositions de Galoubet, et le détermina bien vite à changer de place.

—Cette petite promenade m'a dégourdi les jambes, disait Verdier, tout en dégustant la bière de Strasbourg qui remplissait son verre ; je suis content d'avoir changé notre itinéraire...

Assurément, les paroles étaient insignifiantes, mais le son de la voix fit dresser l'oreiller à Galoubet.

Il se retourna lentement et regarda le personnage qui venait de parler.

Verdier, grîmé et costumé en vrai petit rentier du Marais, ne ressemblait en rien au faux abbé dont il connaissait si bien les traits.

—Oh ! oh ! pensa le policier de fraîche date, ce n'est pas la première fois que j'entends cet organe-là. Diable de soleil qui me tape dans l'œil... ajouta-t-il à haute voix.

Il se leva, prit son tabouret, fit le tour de la table et vint s'asseoir à côté de Cabusson qui gesticulait et pérorait toujours.

Dans cette position nouvelle, il se trouvait juste en face de Verdier, sur lequel il riva ses yeux.

Le pseudo-capitaine Van Broeche et son associé causaient maintenant à voix basse.

—Quelle heure as-tu ? demandait Lartigues.

Verdier regarda sa montre et indiqua l'heure.

Lartigues reprit :

—Nous avons du temps devant nous. Reposons-nous ici... Rien ne nous sert d'arriver trop tôt.

Galoubet ne perdait pas de vue les mouvements des deux hommes.

Après quelques minutes d'examen attentif, son visage s'assombrit.

Ne reconnaissant pas du tout le personnage dont la voix l'avait frappé, il commençait à douter de sa mémoire.

Verdier, tout en causant, arrêta machinalement les yeux sur lui.

Galoubet comprit le danger.

Si ses premières suppositions ne l'avaient pas trompé il pouvait être reconnu. L'homme alors filerait sans lui laisser le temps de crier : Holà !...

Il s'empressa de poser son coude sur la table et d'appuyer sa main de manière à cacher une partie de son visage.

Trop tard !

Verdier avait eu le temps de voir le visage et de reconnaître.

—J'ai déjà vu cette figure. Est-ce quelqu'un de la police ? Serait-on sur notre piste ?...

Une réflexion le rassura.

—C'est impossible, continua-t-il, puisque ces hommes étaient arrivés avant nous et que personne ne sait que nous devons aller à Port-Créteil aujourd'hui. Cependant Mme Rosier doit être pour quelque chose dans ceci. Il faut partir.

Verdier se pencha vers Lartigues et lui dit tout bas :

—Paye, et filons...

—Déjà ?...

—Paye, te dis-je, et dépêche-toi... Il y a ici de la police... Ne te retourne pas... Nous gagnerons le pont de Créteil au lieu de passer la Marne...

Obéissant à la recommandation qui venait d'être faite, Lartigues frappa sur la table sans se retourner.

Cabusson parlait toujours, et pas plus qu'il ne s'était dérangé pour servir ses deux nouveaux clients, pas plus il se dérangea pour encaisser.

—Mme Cabusson ! Hé ! cria-t-il de sa voix vibrante. Coquin de Dieu ! n'entendez-vous point qu'on vous appelle ?... Viendrez-vous à la fin, ma vieille, t'é !...